

Gilbert

Le 23 mai, je reçois une lettre de maman. Gilbert est revenu, il est vivant ! Il semble que ce soit le premier blésois de retour des camps de la mort. Il est squelettique et s'est évadé de Dachau, caché dans un camion de la 1^o armée française. Il est arrivé à Blois depuis le 16 mai. Je lui écris par retour du courrier. Il me faudra attendre un mois pour le revoir, brièvement d'ailleurs, car il sombre bientôt dans un coma profond d'où les docteurs blésois désespèrent de le sortir. Gilbert était au "revier", à l'hôpital du camp, c'est-à-dire l'antichambre de la mort, au moment de l'arrivée des premiers éléments alliés à Dachau. Il fut ranimé par les secouristes, au bouillon fortifiant, ce qui lui donna assez de force pour se cacher dans un récipient vide des cuisines de l'armée, d'où son retour rapide. Il traînait avec lui une occlusion intestinale, suite à sa blessure au ventre, une appendicite infectieuse, une pleurésie double et le typhus. Lors d'une perme rapide, je crus le voir pour la dernière fois, couché, râlant sur son lit, un squelette trop vite bourré de protéines, les yeux révulsés dont les prunelles mettront plusieurs années à revenir dans l'axe normal, le corps curieusement et horriblement désarticulé, les pieds horizontaux dans la position du cadavre, les nerfs détendus comme des cordes lâchées, les rotules déplacées sur le côté des articulations. Il sortit de son long coma, d'une manière inexplicable qui dérouta les "toubibs". Jacques Bertrand était à son chevet et le moribond se mit à parler: "Te voilà, toi, l'homme aux gants beurre frais!" Cette réflexion procédait d'un souvenir précis de la clandestinité, donc d'une lucidité apparemment intacte. Notre miraculé mit des mois à se consolider et nous sûmes, par bribes, quel avait été son calvaire, d'abord à la prison de Blois où il avait été voisin de cellule avec René Marchand, l'hébergeur d'Etienne, voisin de cellule aussi de Maurice Caillard et de Robert Augé. Il était le locataire de la cellule 38 et Robert de la 40. Ils avaient parlé ensemble, dans le langage des prisons et le 18 avril 44, Robert lui annonça qu'il serait fusillé, le lendemain matin, avec Caillard. Toute la nuit du 18 au 19, les sentinelles firent les cent pas, devant la cellule, afin qu'ils n'oublient pas que c'était "à l'aube". Robert avait rédigé une dernière lettre à son fils et, le matin, après la Marseillaise d'adieu, chantée par tous les détenus, Gilbert avait été transféré à la cellule 40 où il trouva le dernier mégot de "voltigeur" fumé par

Robert.

Plusieurs gardiens français furent alors plus odieux envers Gilbert que les tourmenteurs nazis. Dans l'horreur qu'il avait enduré, la trahison française était la blessure la plus douloureuse qu'il eût subie. Elle ne se cicatrisera Jamais. Gilbert sut rapidement que le fascisme n'était pas une maladie allemande exclusive.

Puis ce fut le camp du Struthof-Natzwiller dans les Vosges d'où les détenus ne sortaient que par la cheminée du crématoire.

La veille de leur transfert à Dachau, le 1er septembre 1944, le jour même où Blois se libérait, 150 maquisards concentrés dans la proche forêt du Donon, qui se préparaient à délivrer les détenus, furent trahis, 200 résistants furent faits prisonniers, acheminés au Struthof, massacrés hâtivement et passés au crématoire immédiatement. Durant trois nuits, la cheminée du crématoire, rougie par le feu, se détachait dans la nuit, en répandant son odeur de mort. Alors seulement les détenus furent transférés. L'ordre nazi était encore respecté en Alsace.

Les huit mois qui suivirent furent l'horreur au quotidien. Jamais, même par bribes, Gilbert ne pourra me terminer la narration complète de son martyr. Il n'en fera jamais le récit à ses enfants.

Tous ses compagnons, Raymond Barbier, (Etienne), Gérard Dubois, Pierre Terry, René Marchand, moururent à Dachau ou en transport, l'équipe d'André Maillet, (Polyte), Jacques Juteau, Bachelier et Violleau, fut dispersée et mourut à Mauthausen, Gusen, Dora et Weimar. Il se trouva que, contrairement à toute logique, Gilbert, le seul blessé grave de cette charrette sinistre, fut l'un des deux survivants.

Un survivant de trop sans doute, pour la "Patrie reconnaissante" car je devrai, moins de dix ans plus tard, témoigner avec la fédération des Déportés qui remuera ciel et terre, pour qu'il soit reconnu "déporté de la résistance".